

Jean-Marc Larivière ou *Révolutions...*
« En créant, c'est moi que je conscientise »

Alain Poirier

Numéro 26, mars-avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poirier, A. (1983). Jean-Marc Larivière ou *Révolutions...* : « En créant, c'est moi que je conscientise ». *Liaison*,(26), 15-16.

• Jean-Marc Larivière ou Révolutions...

«En créant, c'est moi que je conscientise.»

par Alain Poirier

Le 27 janvier dernier avait lieu à Toronto la première de *révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux*, un film de Jean Marc Larivière. «*révolutions...* est le résultat du travail d'une équipe engagée à la réalisation d'un cinéma indépendant innovateur de première qualité.» Ce film a été tourné et monté à Toronto entre octobre 1981 et juin 1982. Dans le cahier de presse, Jean Marc Larivière nous en offre le synopsis suivant.

«Tel un album-photo oublié, des scènes filmées rappellent la vie commune de trois femmes à une époque difficile. Rappellent l'amour de leurs gestes quotidiens et l'angoisse de leurs nuits d'insomnie; rappellent la parole qui se veut diffusée et le silence de celle qui a dit: 'écoute'; puis qui s'est tue, n'a plus rien dit, il y a de ça deux ans déjà.» Alain Poirier l'a rencontré récemment.

A.P.: *Commençons par la fin. Ton film ne se termine pas par le générique, comme c'est l'habitude au cinéma. Au lieu, le générique est suivi d'une entrevue avec deux des comédiennes. Pourquoi?*

J.M.L.: Je voulais que les gens comprennent, acceptent qu'ils venaient de voir un film: une simple pellicule, sur laquelle des pigments forment des images fixes, où

l'on crée l'illusion du mouvement. Le film n'est qu'un intermédiaire entre moi et les gens qui voient mon film. Je mets des choses à l'écran pour partager avec eux des résonances, même pas un point de vue, mais plutôt un cadre d'échange.

A.P.: *D'où l'absence aussi d'une ligne narrative, d'une histoire, dans le film.*

J.M.L.: C'est en effet plutôt une juxtaposition l'une sur l'autre d'images, comme un sandwich ou un holoimage. Mon film n'est pas séquentiel ou logique: ce n'est pas une suite de plans qui s'enchaînent l'un sur l'autre dans une séquence de cause à effet. J'ai préféré faire un film mythique plutôt qu'ordonné ou logique.

L'expérience de voir le film complète ou même précède l'expérience d'avoir fait le film. Le spectateur devient co-réalisateur. Le film n'étant pas une fin en soi, il n'a pas de fin.

A.P.: *Parle-moi un peu du thème du film.*

J.M.L.: Le film est une illustration expérientielle de ce que sentent trois femmes vis-à-vis un monde patriarcal, qui est à périliter.

A.P.: *Est-ce un film féministe comme l'affirme Pierre Robitaille de l'Express?*

J.M.L.: Si j'ai mis des femmes en scène dans mon film, c'est que je voulais, en illustrant l'anxiété des personnages, arriver à proposer des solutions qui ne pouvaient être que dans la tendresse et dans l'amour. Ça peut donner l'impression d'être féministe, parce que les sentiments, les émotions sont féminins. De par sa nature d'opprimée, la femme a un meilleur sens de ce qui se passe, elle n'est pas aveuglée par la quête du pouvoir. Au contraire, elle le subit, ce qui lui permet de l'analyser.



Photo Sylvie Lacombe

A.P.: *J'aimerais que tu me parles de l'expérience de faire le film.*

J.M.L.: Ma première conclusion est que de tourner un long métrage, c'est très accaparant; tu t'y fais entraîner. Alors que je faisais un film sur la qualité de la vie, l'ironie est que le film affectait de façon négative ma qualité de vie. Mais, à la fin, tout cela fut très positif. L'anxiété, le yang, de faire le film s'est transformé en ying, en «enlightenment», en enrichissement. En voyant le film, je reconnais des images ou des détails qui sont le résultat direct de la force vive de créer ensemble, avec les anxiétés et les sérénités qui sont inévitables.

Ça a donné un climat lucide qui exigeait que chaque geste, chaque décision soient prises sans arrière pensée.

A.P.: *Si tout est si positif, pourquoi hésites-tu à recommencer?*

J.M.L.: Je serais prêt à refaire l'investissement d'énergie, mais pour le moment c'est le temps qui manque. La solution pratique c'est de faire des courts métrages, autonomes qui, mis ensemble, formeraient un long métrage. Encore une fois, une juxtaposition de plans, d'images que j'avais le goût ou le besoin de capter sur pellicule.

A.P.: *Cette entrevue te donne la chance de parler aux lecteurs de Liaison. Qu'est-ce que tu veux leur dire?*

J.M.L.: Je leur dis de faire un film ou quelque chose d'autre. Il est fondamental que toute personne qui a quelque chose dans le creux du ventre qu'elle aimerait partager avec les autres, prenne les moyens à sa disposition pour le faire. Par exemple, en théâtre, ça demande du papier et un crayon. Tu écris ta pièce et si c'est pas possible de la monter, tu réunis quelques



Photo Sylvie Lacombe

amis pour la lire. Dans le cas du cinéma, il y a moyen de faire preuve de discipline et de travailler avec les moyens du bord. Il s'agit de traduire les résonances que tu veux communiquer selon le médium que tu utilises, de sorte que tu atteignes une communication vibrante et dynamique.

Même au risque de sonner comme un fasciste, je dis qu'il y a pas d'excuse pour rien faire. Si on a le besoin viscéral de créer, on trouve le moyen. «Art is born of necessity.» Dans mon film je dis que la révolution globale est impossible, et que le changement s'opère par la révolution individuelle. Ce que je veux dire, c'est qu'en faisant, en créant quelque chose, c'est d'abord moi que je conscientise, j'opère chez moi un changement. J'ai réalisé que les changements politiques ou structurels les mieux intentionnés n'aboutissent à rien. C'est du pareil au même.

C'est au niveau de l'individu, de son humanisme que s'opère l'harmonie, la sérénité zen, nécessaire aux vrais changements. J'ai hâte de faire mon prochain film!

révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux, un long métrage noir et blanc. Interprétation: Brigitte Haentjens, Sylvie Lacombe, Martha Wheaton, Louise Nolan, Marie-Christine Boyer et Ruth Weller. Production: les communications osmose.

«Money don't make films.
You just do it.»

Werner Herzog

Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux témoigne de la véracité de cette déclaration.

Tiré d'un scénario à la mesure des maigres moyens à ma disposition, *Révolutions...* doit sa réalisation à un mode de production tripartite.

D'abord, il y a eu la participation, en vertu de rémunérations différées, de toute l'équipe d'interprètes, de techniciens et de créateurs. Ensuite, un appui logistique a été obtenu dans le cadre du programme d'aide au cinéma de l'office national du film du Canada par le biais de son centre ontariois. Enfin, le fond de roulement a été assuré par les communications osmose inc., société mise sur pied à cet effet.

Sur le marché privé, ce film aurait coûté quelque 200 000,00 \$ à produire, somme microscopique dans le monde actuel du cinéma, mais néanmoins bien au-delà de mes moyens.

Plutôt, *Révolutions...* s'est fait pour moins de 25 000,00 \$, dont une bonne partie a été imputée au programme d'aide de l'ofn sous la forme d'équipements et de services de laboratoire. En tout et partout, la réalisation de *Révolutions...* a exigé une mise de fond équivalente au prix d'une voiture bien ordinaire. J'ai toujours préféré la marche de toute façon.

jean marc larivière
décembre 1982



FESTIVAL
DU THÉÂTRE FRANCO-ONTARIEN
SUDBURY 25 JUIN - 2 JUILLET

Renseignements: Théâtre-Action (613) 235-8838
C.P. 358, succ. A, Ottawa, Ont. K1N 8V3